

AU DELA DE L'ECONOMIE GLOBALISEE

INTRODUCTION

En juillet 1996, Farida Akhter du Bangladesh a raconté l'histoire suivante aux femmes qui s'étaient réunies pour le colloque " Women Power Worldwide " organisé par le " Summer Academy of Women's Studies " à Munich.

En avril 1995, quelques mois avant le début de la Conférence mondiale des Femmes à Pékin organisée par les Nations-Unies, Hillary Clinton, la First Lady des USA, a visité le Bangladesh. Elle était venue pour voir par elle-même ce qui était vrai dans les histoires de succès des projets de la Banque Grameen dans les villages du Bangladesh, dont elle avait tellement entendu parler. On disait que les microcrédits de la Banque Grameen avaient remarquablement amélioré le sort de femmes rurales au Bangladesh. Mme Clinton voulait savoir si les femmes avaient vraiment acquis du pouvoir (empowered) par ces microcrédits. Pour la Banque Grameen et les organismes de développement, " l'acquisition de pouvoir pour les femmes " signifie qu'une femme a un revenu personnel et quelques biens. Hillary Clinton visita les femmes du village de Maishahati et les interrogea sur leur situation. Les femmes répondirent: " Oui, à présent elles avaient un revenu personnel. Elles avaient aussi quelques " biens": quelques vaches, des poules, des canards. Leurs enfants allaient à l'école. Mme Clinton était satisfaite. Il était clair que les femmes de Maishahati avaient acquis un certain pouvoir. Mais elle ne s'était pas attendue au round suivant de l'interview, quand les femmes du village l'entourèrent et lui posèrent les mêmes questions. Farida Akhter rapporta les échanges suivants de questions et de réponses entre les femmes de Maishahati et Hillary Clinton:

" Apa (soeur aînée), avez-vous des vaches? "

" Non, je n'ai pas de vaches. "

" Apa, avez-vous un revenu personnel? "

" Eh bien, avant, j'avais un revenu personnel. mais comme mon mari est devenu président et a déménagé à la Maison Blanche, j'ai arrêté de gagner de l'argent. "

" Combien d'enfants avez-vous? "

" Une fille. "

" Aimeriez-vous avoir plus d'enfants? "

" Oui, j'aimerais avoir un ou deux enfants de plus, mais nous sommes très heureux avec notre fille Chelsea. "

Les femmes de Maishahati se regardèrent l'une l'autre et murmurèrent, " Pauvre Hillary! Elle n'a pas de vache, pas de revenu personnel, elle n'a qu'une seule fille. " Aux yeux des femmes de Maishahati, Hillary Clinton n'avait pas acquis de pouvoir. Elles se sentaient désolées pour elle.

Nos lecteurs se demandent peut-être pourquoi nous racontons cette histoire au début de notre livre sur la perspective de subsistance. Qu'est-ce que la First Lady des USA, l'état le plus puissant du monde, a-t-elle à voir avec la subsistance? Quelle est la relation entre elle et les villageoises de Maishahati qui se sentent " empowered " parce qu'elles ont une vache, des poules et des enfants? Pourquoi ces " pauvres " femmes plaignent-elles Hillary Clinton? N'a-t-elle pas tout ce qu'elle veut? Ces femmes sont-elles simplement naïves ou ignorantes?

Nous ne le pensons pas. Elles savent parfaitement que Mme Clinton vient d'un pays " riche " et qu'elle doit posséder plein d'argent. Mais ce n'est pas ce qu'elles entendent par " empowerment ". Nous racontons cette histoire parce qu'elle montre en deux mots la différence de perspective entre Hillary Clinton et les villageoises de

Maishahati. Dans leur interview, elles montrent qu'elles ont un regard sur le monde dont le point de vue diffère de celui de la First Lady des USA. C'est une " perspective d'en bas ", de ce qui est nécessaire; elles ont une perspective de subsistance. Si on observe le monde à partir de cette perspective, toutes les choses et toutes les relations apparaissent sous un autre éclairage. En particulier le concept de ce qui constitue " une bonne vie " est différent de celui de Mme Clinton et de la plupart de ses riches soeurs du Nord qui pensent qu'une " bonne vie " requiert des masses d'argent, un tas de biens et plein de luxe, et que les pays riches du Nord et les classes riches partout sont l'endroit où cette dite " bonne vie " peut être trouvée. Toutes les autres sont considérées comme pauvres..

Il est fort probable que la rencontre à Maishahati a été une espèce de choc culturel pour Mme Clinton. Elle s'était probablement attendue à ce que les villageoises lui demandent humblement un peu d'argent pour l'un ou l'autre projet et qu'elles la regarderaient avec admiration, la femme de l'homme le plus puissant du monde, venue du pays le plus riche du monde. Mais rien de tout cela ne s'est passé. Les femmes n'ont pas adopté la perspective " d'en haut " de Hillary. Dans leur interview, elles montrent qu'elles ont un concept différent de la richesse et de la pauvreté. Elles n'ont pas besoin d'un supermarché plein de marchandises importées. Elles montrent l'absurdité de nos concepts de pauvreté, de richesse et de " bonne vie " .

Peut-être que Mme Clinton a même réalisé, peut-être pour la première fois, que quelque chose manquait dans sa vie. Qu'en dépit de toute la richesse accumulée dans son pays , il lui manquait quelque chose d'essentiel. Quelque chose que possédaient encore visiblement les femmes de Maishahati. Etait-ce leur fierté, leur dignité, leur affirmation de soi, leur capacité de vivre par leurs propres forces? Quelle que soit la manière de nommer ce quelque chose, nous savons qu'elle provient d'une perspective de subsistance qui rend les gens capables de produire et de reproduire leur propre vie, de reposer sur leurs propres pieds et de parler de leur propre voix.

Dans ce livre nous adoptons aussi la perspective de subsistance. Nous, comme Hillary Clinton, vivons

dans un pays riche. Mais nous n'acceptons plus ce modèle d'abondance. Nous ne l'acceptons pas, non seulement parce qu'il ne peut pas être généralisé au reste du monde, mais surtout à cause de la destruction que la poursuite du concept de " bonne vie " entraîne: destruction de la nature, de peuples étrangers, de la dignité et de la confiance en soi des gens, de l'avenir des enfants, de tout ce qu'on appelle humanité. Nous savons que la perspective " d'en haut " qui tend vers une croissance permanente de biens, de services et d'argent, ne peut pas nous sortir de l'impasse que ce système a créé. Une rupture radicale avec le paradigme dominant et la recherche de nouvelles perspectives, une nouvelle vision, sont nécessaires.

Dans nos efforts pour décrire les contours d'une perspective de subsistance, les femmes de Maishahati, et beaucoup d'autres femmes semblables seront nos enseignantes. Leur interview avec Hillary Clinton montre clairement ce qu'elles considèrent comme important pour une bonne vie, pas seulement pour elles-mêmes dans leurs villages mais partout, pour nous, pour tous les Hillarys et les Bills. Ce qui est important, c'est ce qui assure une subsistance indépendante. Ce qui suit sont les cinq leçons principales que nous avons apprises des femmes du bangladesh.

La première leçon est la vision d'en bas. Cela veut dire que lorsque nous regardons la réalité, quand nous voulons plus de clarté pour savoir où aller et quoi faire, nous commençons avec la perspective de femmes, en particulier des femmes rurales et des femmes urbaines pauvres du Sud. Ensuite, nous commençons avec la vie de tous les jours et sa politique, les stratégies de femmes pour que la vie continue. Cette vue d'en bas nous permet de démystifier les illusions créées par ceux qui sont au " sommet " que leur vie et leur style de vie sont non seulement les meilleurs possible mais sont aussi l'image du futur pour chacun sur la planète. Cette démystification nous aide à voir que cette soi-disant bonne vie n'est possible que pour une minorité et que de plus, elle se fait aux dépens d'autres: la nature, d'autres gens, des femmes et des enfants.

En deuxième lieu, les femmes du Bangladesh nous enseignent que la réalisation de la perspective de subsistance dépend d'abord non pas de l'argent, de l'éducation, du statut et du prestige mais du contrôle sur les moyens de subsistance: une vache, quelques poules, des enfants, de la terre et aussi quelques sources de revenus indépendants. Ceci signifie que ce qui est nécessaire est la capacité des communautés de produire leur vie sans être dépendants de forces et d'agents extérieurs.

Troisièmement, cette conscience de leurs propres capacités de subsister indépendamment donne aux femmes de Maishahati la fierté, la dignité, le courage et le sens de l'égalité pour s'adresser à la First Lady des USA comme " une soeur aînée ". Elles ne sont pas des mendiants, elles ne sont pas obséquieuses, elles se trouvent fermement sur leurs propres pieds.

La quatrième leçon que nous avons apprises est que l'idée derrière l'interview des femmes révèle qu'elles ne croient pas dans la phrase de Frederick Engels formulée à la fin de " L'origine de la famille, Propriété privée et l'Etat. " à savoir: " Ce qui est bon pour la classe dirigeante devrait être bon pour l'entièreté de la société avec laquelle la classe dirigeante s'identifie. " Au lieu de cela, les questions des femmes de Maishahati suggèrent le contraire " ce qui est bon pour les villageoises du Bangladesh devrait être bon pour la société entière ". Ce qui signifie concrètement: L'utopie d'une bonne société socialiste, non-sexiste, non-coloniale, écologique, juste ne peut pas être modelée d'après le style de vie des classes dirigeantes - une villa et une Cadillac pour tout le monde, par exemple, elle doit plutôt se baser sur la sécurité de subsistance pour tout le monde. Entre-temps, nous savons que le projet historique de réaliser l'utopie d'Engels dans les pays socialistes existants s'est terminé par l'effondrement de ce modèle.

Cinquièmement, dans ce livre nous allons abandonner la schizophrénie qui divise le monde en " premier " et " Tiers " monde. Les femmes du Bangladesh savent évidemment que cette division existe. Elles sont conscientes du fossé qui les sépare de la First Lady des USA. Mais elles n'acceptent pas cette division et l'évaluation différentielle qui l'accompagne comme quelque chose de normal. Pour elles, Hillary Clinton est avant tout " une soeur aînée " et une femme qui fondamentalement a les mêmes besoins et désirs qu'elles-mêmes, à savoir une sécurité de subsistance (" une vache "), quelques revenus personnels - indépendant d'un mari - et des enfants. Elles considèrent cette orientation de subsistance bonne non seulement pour elles-mêmes mais aussi pour Hillary Clinton.

Nous partageons l'opinion des villageoises du Bangladesh. Une perspective de subsistance n'est pas seulement bonne pour les pays et les classes dit en voie de développement. Ce ne peut être une perspective **nouvelle** que si elle est également valable pour les pays et les classes dits développés - deux économies dualistes et divisées et ordonnées hiérarchiquement ne sont plus acceptables.

Une telle déclaration défie évidemment notre compréhension commune de ce que signifie " l'économie ". Si on définit une " économie " comme un système qui tend à une expansion constante de l'industrie, à la production et à la consommation de marchandises et à l'accumulation du capital, dans ce cas, une telle économie est incompatible avec une perspective de subsistance. Depuis la chute du Mur de Berlin, ce système a été présenté comme le seul modèle possible et viable pour organiser une économie. Il n'y a pas d'alternative (There Is No Alternative (TINA)) entend-on dire souvent. Au lieu de se laisser infecter par ce syndrome TINA, nous voulons démontrer dans ce livre qu'il existe une autre conception de l' " économie ", qui est à la fois plus ancienne et plus nouvelle que celle du patriarcat capitaliste basée sur une colonisation sans fin des femmes, d'autres gens et de la nature. Cette autre " économie " place la vie et tout ce qui est nécessaire pour la produire et la maintenir sur cette planète au centre de l'économie et de l'activité sociale et non pas une accumulation sans fin d'argent mort.

Le concept de " subsistance " est habituellement associé à la pauvreté et à l'arriération. Cependant, dans ce livre, nous voulons montrer que la subsistance

signifie non seulement travailler dur et vivre aux limites de l'existence mais aussi la joie de vivre, le bonheur et l'abondance. Une telle compréhension de la subsistance demande que les gens, et en particulier les femmes, arrêtent de se dévaluer eux-mêmes - leur propre travail, leur propre culture, leur propre pouvoir - et arrêtent d'attendre que la bonne vie leur soit offerte par ceux " au sommet ". Cette dévaluation de soi est bien sûr une conséquence d'une colonisation et d'une dégradation forcées. Mais elle a été internalisée par tous les peuples colonisés y compris les femmes. Cette dévalorisation est ensuite maintenue par l'illusion de ce que nous appelons " le développement par rattrapage " et la " consommation par rattrapage " . C'est soutenu par la promesse que finalement tous les colonisés au bas de la pyramide sociale atteindront le niveau de ceux qui sont au sommet. Dans ce livre nous voulons montrer que de plus en plus de gens rejettent ce modèle d' " économie par rattrapage " - pas seulement les femmes de Maishahati. Notre dernière histoire de subsistance (perspective. 223-6) apporte la preuve que les fermiers au Bangladesh rejettent aussi ce modèle de développement. Pour eux un développement par rattrapage n'est pas un objectif désirable.

La vision d'en bas d'une économie patriarco-capitaliste globalisée, en expansion ne conduit pas au désespoir, comme certains pourraient le craindre, mais nous aide à réfléchir de nouveau à ce que nous entendons vraiment quand nous pensons à la bonne vie, et où les vrais sources d'*empowerment* peuvent être trouvées. Farida Akhter a raconté l'histoire des femmes de Maishahati pour montrer que le discours sur l'*empowerment* pour les femmes " pauvres " est à côté de la question. Les femmes rurales au Bangladesh et dans d'autres pays du Sud n'ont besoin d'aucun *empowerment* de la Maison Blanche ou d'autres sections du monde riche. Ce sont des femmes fortes. Ce qu'elles ont vraiment besoin c'est que les diverses sortes d'opresseurs quittent leurs épaules: les hommes patriarcaux dans leur propre pays, les entreprises transnationales, la Banque Mondiale et le FMI avec leurs programmes d'ajustement structurel, les bureaucraties nationales qui suivent les ordres de ces gardiens du capital international. L'*empowerment* ne peut se trouver qu'en nous et dans notre coopération avec la nature en nous et autour de nous. Ce pouvoir ne vient pas d'argent mort. Il repose sur la coopération et non pas la compétition, en faisant des choses soi-même et non pas en consommant seulement passivement. Il repose sur la générosité et la joie de travailler ensemble et non pas dans un intérêt individuel et la jalousie. Ce pouvoir repose aussi sur notre reconnaissance que toutes les créatures terrestres sont nos parents.

Dans ce livre nous voulons rappeler à nos lecteurs et à nous-mêmes que le système économique dominant actuel n'est pas le résultat de quelque loi naturelle immuable, mais qu'il a été construit par des hommes il y a quelques siècles et peut être changé. Il n'est pas sans alternative comme essaient de nous le faire croire les gens qui souffrent du syndrome TINA. Nous croyons que **la subsistance est l'Alternative** (Subsistence Is The Alternative (SITA)). De plus, il est important de comprendre que ce qu'on appelle globalisation de l'économie aujourd'hui n'est pas une caractéristique totalement nouvelle et extraordinaire, mais que qu'elle constitue la continuation de la colonisation et de " l'accumulation primitive " nécessaires qui ont fait partie intégralement du patriarcat capitaliste dès son départ. Aujourd'hui, cependant, cette colonisation sans fin et ses conséquences sont ressenties aussi dans les pays industrialisés du Nord où le Tiers- monde revient vers le Premier. Ceci est marqué clairement non seulement par le fossé qui s'élargit entre les riches et les pauvres du Nord mais aussi dans les crises financières et économiques qui atteignent maintenant aussi le monde industrialisé.

Tout d'un coup, des gens dans le Nord sont forcés de réaliser qu'ils ne sont pas si loin des villageoises du Bangladesh. Il est vrai qu'il existe encore un écart quantitatif important, mais structurellement les situations des pauvres dans le Nord et des pauvres dans le Sud ne sont plus différentes. Quand cette analyse est exposée à des gens dans le Nord, la plupart d'entre-eux réagissent soit en la niant ou en panique. Les économistes et les politiciens leur ont toujours dit qu'il n'y a pas d'alternative au

capitalisme, que ce système économique est le seul moyen pour réaliser une richesse " soutenable ", pas seulement pour le Nord et pour les riches, mais finalement aussi par un processus de développement par rattrapage, pour le Sud et les pauvres. Les gens n'ont jamais appris que ce développement par rattrapage est un mythe, qu'il existe une relation entre la richesse et le progrès d'un pôle, et la pauvreté et la régression de l'autre pôle, et que le fossé entre les deux ne fait que s'agrandir. La crise actuelle, cependant, force les gens à comprendre que toutes ces affirmations concernant la stabilité du système économique dominant, sont du vent. Ils sont forcés de voir que l'accumulation de richesses dans les mains de toujours moins de gens s'accompagne d'une pauvreté grandissante et du chômage de toujours plus de gens, même dans le Nord. Les crises économiques et financières en Asie et en Russie les forcent à voir que l'argent et le capital ne sont pas une base solide sur laquelle construire l'espoir de sécurité de tout un chacun . D'un jour à l'autre cette base peut s'effondrer et jeter même des banquiers dans une pauvreté abjecte, comme c'est arrivé récemment en Thaïlande. Dans cette situation la majorité des gens des centres urbains du monde, qui dépendent pour leur gagne-pain de revenus d'argent, ne voient devant eux que de grands trous noirs. Pour eux l'effondrement de l'économie signale la fin du monde, la fin de leur sécurité matérielle. Contrairement aux femmes de Maishahati, ils n'ont même pas une vache qui pourrait les nourrir. Mais si on regarde le monde à partir de la perspective des villageoises du Bangladesh - et elles représentent la majorité des gens dans le monde - alors on est immunisé contre cette disposition au désespoir apocalyptique. On se rend compte que ce désespoir est le luxe de la minorité dorlotée du Nord. Il empêche les gens d'arriver à une évaluation réaliste de la situation actuelle et d'agir en conséquence. Il les empêche surtout de comprendre que leurs privilèges sont basés sur le pillage et qu'une bonne vie pour tous - c'est ce que nous appelons subsistance - n'a pas besoin de tels privilèges. Les gens qui partagent une orientation de subsistance n'attendent pas de grands changements sociaux des institutions situées en dehors et au-dessus d'eux. Ils sont conscients de leur propre pouvoir et sont capables d'agir comme individus et dans une communauté.

Dans ce livre nous voulons montrer non seulement qu'un regard sur le monde à partir d'une perspective de subsistance est nécessaire - nécessaire d'un point de vue écologique, économique, féministe, anti-colonial - mais aussi qu'une telle nouvelle orientation a déjà commencé par des voies diverses dans les différentes parties du monde. Nous voulons en outre expliquer qu'une telle nouvelle perspective peut finalement conduire au changement de **toutes** les relations sociales de base: celles entre femmes et hommes, entre générations, entre les milieux ruraux et urbains, entre différentes classes, entre différents peuples et surtout, entre les humains et la nature. Si la préoccupation centrale de toute l'activité économique et sociale n'est pas l'accumulation d'argent mort mais la création et le maintien de la vie sur cette planète, rien ne peut rester comme c'est maintenant.

La perspective de subsistance n'est pas un modèle théorique abstrait. Pour le démontrer, nous introduisons chaque chapitre avec une histoire courte ou longue de " vraie vie ". Ces histoires apportent la preuve que la perspective de subsistance existe déjà sous différentes formes, que c'est nécessaire, désirable et possible. Davantage que des statistiques, et des élaborations théoriques, elles montrent la profondeur et la richesse du concept. Ceux qui sont prêts à regarder le monde à partir de cette perspective découvriront eux-mêmes beaucoup de ces histoires de subsistance, anciennes et nouvelles. Parce que la perspective de subsistance est **une perspective**, une conversion de notre vision. Ce n'est pas un nouveau modèle économique.

1. L'HISTOIRE DE L'APPROCHE DE SUBSISTANCE

MA MERE ET LA TRUIE. LA VIE DOIT CONTINUER
Pour moi, Maria Mies l'histoire de la " perspective de subsistance " a

commencé avec ma mère. La quête d'une histoire de subsistance conduit inévitablement à la reconnaissance de l'interconnexion entre son histoire personnelle et l'histoire de son époque. Quand je me suis demandé où commencer avec cette rétrospective, je me suis souvenue de ma mère et de sa truie. Je voudrais raconter cette histoire en hommage à ma mère. C'était en février ou mars 1945. La fin de la guerre était proche. Mais parents étaient des paysans. Notre village était proche du front occidental, dans le Eifel. Cinq de mes frères étaient soldats, quelque part à l'Est. A cet époque, des soldats en haillons et pouilleux de l'armée allemande battue revenaient de l'ouest en quête d'un peu de chaleur et de quelque chose à manger chez les paysans. Chaque soir ma mère cuisinait un pot de soupe au lait et faisait bouillir une casserole de pommes de terre en robe de chambre. Chaque nuit des soldats étaient assis avec nous autour de la table. Les gens avaient perdu espoir. La plupart des paysans abattirent leurs vaches et leurs cochons; ils ne se préoccupaient plus de labourer ou de semer. Tout le monde attendait la fin de la guerre sans une pensée pour ce qui se passerait après. A cette époque, ma mère conduisit la truie au verrat dans le village voisin - les porcs et l'élevage de porcelets était un travail de femme. C'était aussi une source de revenus pour elles. Les voisins se moquèrent d'elle et dirent qu'elle ferait mieux de l'abattre; ne voyait-elle pas que tout courait à sa fin? Ma mère répliqua, " La vie continue ". Elle a peut-être même dit " La vie doit continuer ".

Elle conduisit la truie au verrat. Et à la fin du mois de mai, la guerre terminée, la truie eut 12 porcelets. Personne n'avait de jeunes porcs, des veaux ou des poulains. Comme la monnaie avait perdu sa valeur, ma mère échangea ses porcelets contre des souliers, des pantalons, des chemises et des vestes pour ses 5 fils, qui revenaient de la guerre l'un après l'autre. La vie continua. Mais se poursuivit-elle d'elle-même? Ma mère ne s'était pas contentée de s'asseoir et de dire, " La vie continuera " ou comme une paysanne chrétienne, " Dieu nous pourvoira ". Elle savait qu'elle devait agir, qu'elle devait coopérer avec la nature - pour que la vie continue. C'est ce qu'elle disait toujours: la vie doit continuer. C'était son souhait, sa passion, qui constituaient sa joie et sa volonté de vivre.

Ma mère n'était pas une féministe et elle ignorait le mot écologie, mais elle avait reconnu quelque chose dont nous avons aujourd'hui un besoin urgent comme de pain quotidien à savoir que nous devons assumer la responsabilité pour la vie si nous voulons qu'elle continue. L'augmentation des catastrophes écologiques nous enseigne que la société industrielle moderne, avec sa poursuite sans relâche de croissance continue de biens, et d'argent détruit la capacité de la nature à se régénérer, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement épuisée. Cela s'applique à la vie humaine et en particulier celle des femmes et des enfants de même qu'à la nature non-humaine. Les femmes, des femmes comme ma mère, ont jusqu'à présent pris sur leurs épaules la responsabilité de la vie quotidienne, surtout après des guerres ou d'autres catastrophes, pour que la vie puisse continuer pour leurs filles, fils, maris et la nature. Elles remettent en ordre après les guerres menées par les hommes contre la nature ou des peuples étrangers. La perspective de subsistance cependant, signifie pour nous, féministes, que nous voulons non seulement que la vie continue après les guerres patriarcales mais aussi que ce genre de guerre ne se reproduisent pas.

Comment sommes-nous arrivées à une perspective de subsistance ?

Nous, Veronika Bennholdt-Thomsen, Maria Mies et Claudia von Werlhof, au début des années septante, nous sommes impliquées dans le nouveau mouvement des femmes. Dans notre cas, ceci se passa en relation avec plusieurs années d'expérience dans

différents pays du Sud: l'Inde, le Costa Rica, le Salvador, le Venezuela et le Mexique. Ainsi, dès le départ nous avons relié la " question femme " avec la " question Tiers-monde ". Dans le processus, nous avons redécouvert les travaux de Rosa Luxembourg sur l'impérialisme, et nous y avons trouvé une explication plausible à la nécessité pour le capitalisme, contrairement à l'opinion de Marx, de " classes non-capitalistes ", sociétés et milieux afin commencer et de maintenir la " reproduction de longue durée du capital ", autrement dit l'accumulation du capital - l'essence du capitalisme.

Cette conquête musclée simultanée à l'acquisition et la destruction d' " économies non-capitalistes " -les économies de subsistance traditionnelles - n'est pas seulement la préhistoire du capitalisme, de " l'accumulation originelle ", comme le supposait Marx, mais est encore aujourd'hui la pré-condition fondamentale pour une accumulation sans fin de capital, qu'on appelle généralement " croissance économique ". Rosa Luxembourg considérait seulement les paysans-artisans et les économies naturelles ou de subsistance dans les colonies comme des pré-conditions au capitalisme. Nous cependant, nous incluons dans notre analyse le travail ménager dans les pays industriels et le travail des paysans dans le Sud et de personnes marginalisées dans le dit secteur informel - aussi bien dans le Nord que dans le Sud. Les points communs entre ces rapports de production à première vue hétérogènes comme le travail de ménagère et de mère dans les classes moyennes en Allemagne et le travail de subsistance de paysannes de l'Himalaya, ou le travail d'un petit cultivateur au Mexique sont:

1. Ces producteurs sont directement concernés par la production et le maintien de nourriture et de vie, et pas avec l'acquisition d'argent dans le but d'acheter de la nourriture et de la vie.
2. Ces producteurs de subsistance (hommes et femmes) ne vivent pas dans un monde pré-capitaliste ou non-capitaliste - comme le prétendait encore Rosa Luxembourg - leur travail est exploité par le capital non par l'intermédiaire de salaires mais par l'intermédiaire de leurs produits, qu'on leur prend gratuitement ou à très faible coût. Bennholdt appelle cela la sous-consommation du marché sous le capitalisme. Beaucoup des produits du Tiers-monde qui sont offerts aujourd'hui dans les supermarchés du Nord - comme les orchidées de Thaïlande, l'artisanat de Mexique et de l'Inde - sont issus de ce genre de travail. Cela signifie en fait que le capitalisme exploite plus de rapports de travail et de production que simplement des rapports de travail salarial. Le capitalisme est qualitativement différent de ce que les marxistes aussi bien que les libéraux entendent par capitalisme.

En incluant la subsistance dans l'analyse du capitalisme, il devint possible d'expliquer pourquoi dans les pays industriels hautement développés, le travail des femmes vaut encore toujours moins que celui des hommes et pourquoi l'espoir de rattrapage du Tiers-monde a aussi peu de chance d'aboutir que celui des femmes à l'égalité.

Pendant les années 1978 et 1979 nous avons mené des projets de recherche-action empiriques pour voir si ces premières hypothèses résistaient à des tests empiriques. . Nous les avons appliqué à l'économie paysanne au Mexique, (Bennholdt-Thomsen), parmi des paysannes en Inde (Maria Mies), et au Venezuela (von Werlhof). Cette recherche nous seulement renforça notre hypothèse que le travail de subsistance des femmes était la base essentielle pour l'intégration de ces économies dans le marché capitaliste mondial: nous avons aussi découvert d'autres dimensions de ces rapports. Maria Mies a découvert lors de ses investigations sur des femmes travaillant pour une industrie locale en Inde, le processus de la " ménagérisation "(housewifeisation) par lequel sous le capitalisme, le travail des femmes est universellement rendu invisible et peut, pour cette raison, être exploité de manière illimitée. Ceci désigne non seulement les " ménagères " au le sens étroit dans les pays industrialisés mais aussi le travail des femmes qui font du travail à domicile, des travailleurs de ferme, des paysans, de petits marchands et des travailleurs dans des fabriques du Sud. On a tenu plusieurs colloques sur la reproduction de la subsistance pendant les années 1978 et 1979 au Centre des études sur le Développement à l'université de

Bielefeld. Le cadre conceptuel fut largement fourni par Veronica Bennholdt-Thomsen et Claudia von Werlhof. L'approche développée à partir des recherches sur les femmes et le Tiers-monde était à présent explicitement désignée comme " l'approche de subsistance ". Le thème des colloques était la reproduction de la subsistance dans les pays en voie de développement.

Il fut très rapidement clair pour nous, après l'analyse du travail des paysans dans le Tiers-monde, que l'exploitation du travail de subsistance, à cause du caractère de création et de maintien de vie, était qualitativement différent de celle du travail salarié. A partir de ce point de vue, le travail des femmes et celui des petits paysans est conditionné par une logique similaire. Leur exploitation suit l'exemple de l'exploitation de la nature comme ressource prétendument gratuite et inépuisable. Les moyens pour créer et maintenir un tel rapport d'exploitation n'est pas le contrat de travail, comme dans le cas du travailleur salarié, mais la violence, la violence physique et structurelle. Les ressources naturelles sont considérées comme des " biens gratuits " et sont exploitées et appropriées par le système industriel de la même manière que la vie créée par les femmes. Cette analyse fut la clé qui a ouvert la voie à une nouvelle manière de regarder non seulement les rapports hommes-femmes mais aussi les rapports entre humains et nature dans le système industriel. Il n'y a pas seulement une analogie structurelle entre ces deux rapports mais aussi un lien causal dont le fondement est le rapport gens modernes/nature. La division du travail par le genre et entre travail salarié et travail à domicile, travail public et privé, production et reproduction, était uniquement possible par la **naturisation** d'un pôle de cette division du travail, à savoir les femmes. C'est pour cette raison que nous avons appelé " les colonies de l'Homme blanc " la nature, les femmes et les pays exploités du Tiers-monde. Les colonies ne sont pas soumises et exploitées suite à un accord mais par la force. Avec cette approche nous avons connecté le problème des femmes à celui du Tiers-monde et aussi au mouvement écologique, qui au cours des années 70 commençait à prendre une importance significative.

A cette époque, la connexion entre l'exploitation des femmes et celle de la nature devint évidente pour beaucoup de femmes actives dans le mouvement antinucléaire. Il devint impossible d'ignorer, surtout après Tchernobyl (1986) non seulement que le projet total du système industriel moderne - aussi bien dans sa version capitaliste que socialiste - était basé sur la colonisation de la nature, des femmes et des populations dé-développées, mais aussi que dans ce processus la nature elle-même - la base de toute vie - était en train d'être détruite. La thèse de Rosa Luxembourg comme quoi l'accumulation du capital non seulement exploitait la production de subsistance mais aussi la détruisait, était de nouveau confirmée. En particulier, l'intérêt croissant pour la question écologique rendit évident que la stratégie de développement par rattrapage était une impasse. Selon cette stratégie, toutes les sociétés allaient reproduire le chemin économique des pays industriels capitalistes, pour finalement réaliser le niveau de production et de consommation qui prédomine dans les pays riches. Entre-temps, il est devenu évident qu'un tel développement par rattrapage pour tout le monde est une impossibilité économique et écologique. Ce modèle ne peut pas être généralisé.

Mais cela signifiait que l'espoir que plus d'industrialisation pouvait éliminer la misère, la faim, les injustices sociales et aussi l'exploitation des femmes était décidément détruit. C'est pourquoi il était nécessaire de chercher une perspective de libération de la nature, des femmes et du Sud qui ne repose pas sur la continuation du système industriel d'exploitation et de colonisation et qui ne soit pas basé sur une stratégie de " développement par rattrapage ".

Au début des années 80, il devint évident que le système industriel continuait son expansion aux dépens de non seulement l'environnement et le Tiers-monde; cette expansion particulière était produite - entre-autres facteurs - par la nouvelle technologie de la micro-électronique et les changements fondamentaux qu'elle entraîna dans le domaine du travail par l'extension du chômage. Le chômage frappa surtout les femmes. A cause de cela, nous avons organisé en 1983 un colloque de

femmes à Bielefeld sur le thème " L'avenir du travail des femmes ". Ce colloque était une réaction à un congrès qui s'était tenu à Bielefeld l'année précédente avec un thème similaire, " Au sujet de l'avenir du travail " où on ne mentionna même pas le travail gratuit ou mal payé effectué par les femmes. Notre approche de subsistance a été présentée publiquement pour la première fois pendant ce colloque de 1983, non seulement comme une critique des analyses dominantes du capitalisme, mais aussi comme une perspective nécessaire et possible pour les femmes aussi bien du Premier monde que du Tiers-monde et pour tous les populations colonisées. Nous précisions déjà que l'expansion de la " ménagérisation " du travail affecterait aussi les hommes du Nord.

Réception et critique

Une clameur indignée monta quand nous avons fait ressortir que la perspective de subsistance était, surtout pour nous dans les pays industrialisés et spécialement pour nous, femmes, une perspective pour l'avenir, contrairement à la stratégie de développement par rattrapage. Au congrès " Femmes et écologie " qui s'est tenu à Cologne en 1986 - organisé par les femmes Vertes - il devint soudain évident que les femmes dans les pays industrialisés et les femmes des classes moyennes dans le Sud ne sont pas seulement des victimes mais aussi des bénéficiaires du système d'exploitation international. Il devint clair que nous devons abandonner cette complicité, si nous voulons nous dissocier de ce système. Nous avons expliqué que nous devons apprendre des femmes et des hommes du Tiers-monde ce que pouvait être une bonne vie et qu'elle n'est pas tout-à-fait dépendante du commerce international.

Plusieurs féministes rejetèrent la suggestion tout en reconnaissant la connexion entre l'exploitation des femmes et le Tiers-monde et notre attitude consommatrice dans le Premier monde, nous devrions lutter par une action politique au moyen du panier de la ménagère, c-à-d un mouvement contre le consumérisme. Plus tard, quand des féministes allemandes s'occupèrent en détail de l'approche de subsistance et de l'écoféminisme, d'autres critiques surgirent. Pour certaines, cette approche n'était pas suffisamment orthodoxe d'un point de vue marxiste; pour d'autres, on y trouvait trop de Marx, surtout dans les concepts. Certaines, appelées les réalistes trouvaient cela trop utopique, romantique et ignorant des mécanismes du monde. Plusieurs dissertations furent écrites révélant une rupture dans le mouvement des femmes allemand entre celles qui approuvaient et celles qui rejetaient la société industrielle en tant que telle, et donc soit louaient soit réduisaient en pièce l'Approche de Bielefeld, comme on commença à l'appeler.

Suivent les critiques les plus communément émises.

* L'approche de subsistance n'est pas favorable aux femmes parce que de nouveau nous sommes les premières auxquelles on demande de renoncer à des choses. Les femmes déjà n'ont presque pas d'argent. (politisation de la consommation).

* Vous voulez, que nous les femmes soyons les perpétuelles " raccommodeuses" ((Trümmerfrauen) (1) de la société.

* Votre approche est moralisante. nous sommes fatiguées de ce genre d'appels moraux. La morale n'a pas sa place en économie. En fin de compte, il y a les intérêts.

* Ce que vous dites peut être bon pour le Tiers-monde mais pas pour nous. Nous sommes habitués à un autre standing de vie. pourquoi les femmes doivent-elles se sentir responsables pour le monde entier?

* L'approche de subsistance renforce le rôle traditionnel des femmes, glorifie la maternité et l'accouchement.

* Votre approche de subsistance peut être bonne pour des femmes riches des classes moyennes qui peuvent se permettre d'acheter des aliments biologiques. Et quid de la femme pauvre, ce celle qui dépend de l'assistance sociale, ou un étudiant?

* Nous n'avons pas tous envie de retourner à la ferme pour y faire pousser nos propres pommes de terre.

* C'est presque une idéologie " sang et sol (2) " (Blut und Boden).

* Votre approche signifie une régression (retour à l'âge de la pierre, au Moyen-Age)

l'histoire ne va pas à reculons.

* You are women Luddites! (????)

* Quelque chose comme cela pourrait être intéressant pour des individus et des petits groupes, mais ne trouble pas les capitalistes. Ça ne conduit pas à un changement complet du système. Ce que vous dites sur la limitation de la consommation, par exemple, demeure un appel à des individus et est resté impuissant jusqu'à présent.

* Et pour finir, ceci n'est pas politique. La subsistance doit d'abord être politisée. Un patchwork d'un millier de communes de subsistance ou des éco-villages ne suffit pas. Tout le monde serait totalement mobilisé à assurer son existence quotidienne.

Nous avons l'impression que beaucoup de nos critiques sont effrayées par le fait que nous procédons logiquement à partir de notre critique du patriarcat capitaliste vers une perspective alternative. Elles, au contraire, attendent passivement que nos problèmes soient résolus par des politiques de réglementation et d'égalité dans le cadre du welfare state actuel, par exemple par un revenu minimum garanti pour tout le monde. Elles n'ont pas envie qu'on leur rappelle continuellement que d'autres (la nature, des femmes et des hommes étrangers) devront supporter le prix d'un tel modèle. La plupart attendent une solution des problèmes écologiques par une éco-taxe. Nous nous efforcerons de trouver des répliques à certaines de ces questions dans les chapitres suivants.

En ce qui concerne la méthodologie, nous adhérons aux principes que nous avons déjà formulés à la fin des années septante. C-à-d, que lors de la présentation de la perspective de subsistance nous adhérons à la " vision d'en bas ". C'est la seule manière pour qu'une perspective de subsistance ait du sens.

Au cours du temps, cette approche commença à être bien connue en Allemagne parmi les gens qui se mettaient à chercher un moyen de sortir de l'impasse du système industriel. Il s'agit de femmes et d'hommes dans des projets de communes et le mouvement des éco-villages, d'anarchistes, de femmes qui jusqu'alors ne s'étaient pas considérées comme féministes mais qui sont concernées par le futur de la vie sur la terre et des générations futures, de théologiennes féministes, de gens qui recherchent une " troisième voie " entre capitalisme et socialisme, d'organisations écologiques en Allemagne de l'Est comme la " Grüne Liga ", d'institutions d'éducation écologiques, d'universités communautaires, de fermiers biologiques, d'organisations de producteurs/consommateurs, de femmes et d'hommes dans des organisations d'église, du mouvement tiers-mondiste, de mouvements écologiques, opposés à l'engineering génétique et antinucléaires. Bref, l'approche de subsistance apparue à l'origine dans le mouvement des femmes va aujourd'hui bien au-delà de ses cercles et est discutée sous différentes rubriques par beaucoup de gens.

La crise mondiale qui commença au début des années 90 et qui impliqua aussi les pays riches du Nord, et l'Allemagne où elle causa une véritable panique, surtout après l'euphorie qui suivit l'effondrement du socialisme dans l'est de l'Europe, a certainement contribué à une réception plus large et plus positive de cette approche. Soudain il devint évident pour beaucoup de gens que le sol sous le modèle appelé économie de marché est fragile et peut craquer à tout moment comme une fine couche de glace. Beaucoup disent: " Cela ne peut pas continuer comme cela longtemps "., Beaucoup se mettent soudain à chercher des moyens alternatifs, surtout confrontés au fait que nos prédictions du début des années 80 sont à présent confirmées et visibles pour tous: à savoir que le temps du plein-emploi et du travail protégé est passé, même dans les pays industrialisés. Nous étions arrivées à cette conclusion en étudiant l'exploitation du travail des femmes, de paysans et du Tiers-monde par le capitalisme. Aujourd'hui la " ménagérisation " c-à-d. la flexibilisation du travail est une réalité pour les hommes aussi. De plus en plus de gens réalisent lentement que la vieille stratégie syndicale de gauche, basée sur " les rapports normaux de salaires " masculins n'a plus d'avenir face à l'exploitation globale des relations de travail flexible " ménagérisé " et la progression sans entraves de la destruction de notre base naturelle de survie par l'illusion de la croissance. Mais où

est l'alternative à cette stratégie? Où trouve-t-on une vision différente?
L'approche de la subsistance a aussi un large impact dans d'autres pays. certains de nos écrits ont été d'abord publiés en anglais. Plusieurs livres ont été traduits en anglais, en espagnol, en japonais, en coréen, en portugais et en français.

La perspective de subsistance - un chemin vers l'ouverture

En mars 1987, Claudia von Werlhof, Irmgard Ehlers et Maria Mies ont organisé un colloque sous le thème " La perspective de subsistance : un chemin vers l'ouverture? ". Nous avons invité à ce colloque des femmes et des hommes militants dans les mouvements de femmes, de paysans, du Tiers-monde, et écologique en Allemagne, en Asie et en Amérique latine - des gens qui étaient d'accord, qu'en dépit de toutes les différences, la tendance en cours dans la politique de développement conduisait à une impasse, des gens en quête d'un moyen d'en sortir, qui luttaient contre le fait d'être " développés " hors de leur base de subsistance vers " l'âge moderne ", comme ceux présentés par Helena Norberg Hodge dans le projet du Ladakh.

Vandana Shiva a parlé du mouvement Chipko dans l'Himalaya où des femmes, entre autres empêchèrent le soi-disant " développement moderne " (dans ce cas-ci l'abattage de leurs forêts pour entre-autre la production d'équipement de sport) en embrassant les arbres. Des militants du Venezuela parlèrent de leur mouvement paysan et leur lutte pour le rétablissement d'une culture de subsistance . Pour l'Allemagne, des femmes et des hommes du " Socialist Self-Help Organisation (SSK) de Cologne , une initiative qui existait depuis le mouvement étudiant, assistaient au colloque. Ce groupe a vécu pendant des années des poubelles de la société riche et refuse d'accepter des subventions sociales. La plupart de ses membres sont des gens qui n'ont pas trouvé leur place dans notre société: des rescapés d'institutions psychiatriques, des jeunes sans domicile, des personnes âgées. Certains membres du SSK réalisèrent soudain pendant le colloque qu'ils avaient les mêmes perspective que les gens du projet du Ladakh, des femmes dans le mouvement Chipko et des paysans vénézuéliens. Ce qu'ils avaient en commun était le concept de subsistance Un groupe de gens ne voulait pas être " développé " dans la société industrielle moderne, d'autres voulaient en sortir.

C'est quoi la subsistance ?

La guerre contre la subsistance depuis 1945

Dans le Nord depuis 1945 et de plus en plus dans le reste du monde, tout ce qui est lié avec la création et la maintenance immédiates de la vie, et aussi tout ce qui n'est pas arrangé via la production ou la consommation de marchandises a été dévalorisé. Cela comprend toutes les activités dont l'objet est l'auto-provisionnement, que ce soit dans la maison, dans le jardin, dans l'atelier, sur le champ ou dans l'étable. Tout ce qui n'a pas un coût ou ne produit pas d'argent est sans valeur. Cette dévalorisation de l'auto-provisionnement ne peut pas être comprise si on la mesure uniquement quantitativement. Elle indique en même temps une dégradation et du mépris pour la personne qui accomplit encore ce genre de travail. " Le travail ménager? quelle corvée!, le travail des champs? Quelle honte, les paysans puent! "

Cette barrière de dégoût qui entoure aujourd'hui toutes les activités de subsistance gratuites et essentielles à la vie, n'a pas de rapport avec le contenu du travail. Ce genre d'activités est soudain reconnu comme des professions décentes, pas seulement pour les femmes mais aussi pour les hommes, si elles sont exécutées par du travail industrialisé rémunéré, en particulier, s'il est basé sur un contrat de travail. La haute estime actuelle pour le travail salarié repose de manière évidente sur la haute estime de l'argent et sur ses mythes. Pas l'image de l'argent comme simple moyen d'échange ou mesure de valeur, mais de l'argent qui crée toujours plus d'argent, qui alors devient la base de la vie, la sécurité pour la vie et l'espoir de progrès, d'émancipation, de culture et de " bonne vie ". *Helshe who has no money,*

cannot live. La plupart des gens dans les sociétés industrielles ont foi dans cette affirmation. Le mythe de l'argent est connecté au mythe du travail salarié. *Helshe who does not work for wages cannot live.*

Si la vie dépend, dans un sens matériel et symbolique, du travail salarié et de l'acquisition d'argent, une perspective qui parle de travail de subsistance comme d'un espoir ne peut être considérée que comme romantique, arriérée, ou même comme une menace de mort. Comment cette aliénation entre les gens et leur travail a-t-elle pu se développer au point que la chose la plus dépourvue de vie de tout, l'argent, soit perçue comme la source de vie et notre propre travail de subsistance productrice de vie, comme une source de mort?

Le mépris pour la subsistance n'est pas du tout si ancien. La plupart des gens des pays industriels, ruraux comme urbains, étaient occupés d'une manière ou d'une autre avec des activités de subsistance jusqu'après la Deuxième Guerre mondiale. Les petits paysans étaient plus ou moins auto-suffisants et ne produisaient que partiellement pour le marché. Les travailleurs dans les cités industrielles avaient souvent de petits animaux, une vache, un cochon, une chèvre, des poules et un jardin; les femmes produisaient une variété d'aliments pour leurs besoins quotidiens. Beaucoup de biens de consommation n'étaient pas achetés mais échangés, produits soi-même ou achetés en seconde main. Un réseau efficace d'assistance entre voisins existait de même qu'une aide mutuelle, les valeurs d'"économie morale" du vieux paysan qui survivait aussi dans les villes.

D'une part, l'orientation de subsistance des travailleurs salariés était nécessaire pour compléter leurs bas salaires; d'autre part elle apportait un morceau de liberté, d'autodétermination et d'auto-réalisation, une certaine joie, un morceau de foyer dans un monde industriel étranger et aliénant. Le travail de subsistance maintenait aussi la communauté, même dans les villes, parce qu'il reposait sur la coopération et l'aide mutuelle.

D'après Torry Dickinson, l'orientation de subsistance dura jusqu'après la Deuxième Guerre mondiale aux USA. Ce n'est qu'après 1945 que la guerre rigoureuse et systématique contre la subsistance commença. Elle s'identifiait avec le nouveau paradigme pour le développement. Avec le New Deal, les paysans salariés du nord du pays reçurent des salaires plus élevés qu'ils n'avaient jamais connu. Par conséquent, ils abandonnèrent leurs diverses activités de subsistance parce qu'elles n'en valaient plus la peine. Simultanément, le marché de la consommation prit de l'extension, fournissant à bas prix ce que des femmes et des hommes avaient précédemment produit eux-mêmes.

Comme l'économie se développait, le business américain paya de hauts salaires aux travailleurs dits qualifiés, qui servirent à élargir davantage le marché domestique. Entre 1945 et 1970, le développement créa les images d'une monoculture du travailleur salarié, d'un état monolithique et du pouvoir des entreprises, d'une consommation insatiable, de syndicats en croissance et de pactes salariaux assurés pour les hommes, avec des ménagères des classes moyennes confinées à la vie privée. (Dickinson 1995)

Les conséquences de l'expansion de la production industrielle fut un déclin de la subsistance:

Au fur et à mesure que la production sur une grande échelle augmentait, les moyens de subsistance traditionnels déclinèrent, surtout dans les régions urbaines. La culture de grands potagers, l'élevage de poules et de chèvres, la fabrication de conserves et de pain diminuèrent. Les ménages achetèrent plus de nourriture et d'autres objets et se consacrèrent moins à la "production" et à la transformation des aliments pour la consommation directe du ménage. (Dickinson 1995)

Celles d'entre-nous qui ont plus de 50 ans se souviennent de processus semblables en Allemagne. Nous avons toutes appris à les accepter comme quasi naturels, comme des processus nécessaires de " développement ", de " progrès ", " le développement de forces productives " et de " modernisation ". Nous ne nous demandions pas si cela devait être ainsi. Ce n'est que depuis quelques années avec l'effondrement de la monoculture du travail salarié dû au chômage élevé, qu'un petit nombre de personnes dans le Nord ont commencé à réaliser qu'il pouvait y avoir eu et qu'il pouvait y avoir une vie avant, pendant et après le système du travail salarié et que cette vie ne serait pas simplement répugnante, ennuyeuse et onéreuse. Il ne s'agit pas d'un nouveau caprice volontariste quand nous parlons aujourd'hui de perspective de subsistance: c'est en relation avec une histoire que beaucoup d'entre-nous connaissent encore. Nous voulons libérer l'orientation de subsistance du stigmate que le discours du progrès y a attaché et qui y colle maintenant comme la poix. Nous ne voulons pas changer la " Pitch Mary " du conte de fée totalement en " Gold Mary " mais nous voulons mettre l'accent sur le fait que c'est nous, le peuple, qui créons et maintenons la vie, et non l'argent et le capital. C'est cela, la subsistance. Ivan Illich affirmait déjà en 1982 que la guerre contre la subsistance est la vraie guerre du capital, et pas la lutte contre les syndicats et leurs revendications salariales. Ce n'est qu'après la destruction de la capacité de survie des gens qu'ils sont totalement et inconditionnellement au pouvoir du capital. Cette guerre est une guerre non seulement pour coloniser le travail de subsistance mais aussi pour coloniser le langage, la culture, la nourriture, l'éducation, la pensée, les images, les symboles. Un mono-travail, un mono-langage, une mono-culture, une mono-nourriture, une mono-pensée, une mono-médecine, une mono-éducation sont supposés prendre la place des multiples et divers moyens de subsistance. Une perspective de subsistance signifie résister contre la mono-culturation et mettre fin à la guerre contre la subsistance.

Le concept de " subsistance "

Nous avons beaucoup réfléchi sur ce concept. Nous savons qu'il est embarrassant, pas facile et pas confortable. Il demande une explication. Mais c'est ce qui est précisément bien. Parce que nous voulons éviter qu'il soit immédiatement traité comme de la roupie de sansonnet, comme tant de nouveaux termes " plastiques " sans signification, qui peuvent si facilement être cooptés pour des objectifs totalement opposés. C'est ce qui est arrivé au concept de " durabilité ". Nous avons décidé d'adopter le terme " subsistance " pour différentes raisons. Voici quelques-unes des plus importantes.

* C'est ce qui exprime le plus inclusivement tout ce que nous attendons d'une orientation d'alternative sociale: la liberté, le bonheur, l'autodétermination à l'intérieur des limites de la nécessité - pas dans quelque autre monde mais ici; ensuite la persistance, la vigueur, la volonté de résister, la vision d'en bas, un monde d'abondance. Le concept d'auto-provisionnement est, à notre avis, beaucoup trop limitatif parce qu'il se réfère uniquement à la dimension économique. La " subsistance " renferme des concepts comme " une économie morale ", un nouveau mode de vie dans toutes ses dimensions: économie, culture, société, politique, langages etc., des dimensions qui ne peuvent plus être séparées les unes des autres.

* Pour nous, le concept de " subsistance " a non seulement une histoire, mais il exprime aussi l'interconnexion historique qui existe, par l'intermédiaire de la colonisation et du développement, entre nous dans les pays industrialisés et les pays du Sud. Dans les deux cas un développement moderne a eu lieu et se produit au moyen de la guerre contre la subsistance. Aujourd'hui, pour les pays du Nord, commence à se passer ce que nous avons observé pendant des années dans les pays du Sud.

* Le terme " subsistance " est utilisé dans toutes les langues modernes avec la même signification.

* Au delà de la continuité historique et géopolitique, le concept exprime aussi la

nature contradictoire, la face de Jans de cette histoire moderne, qui dépend de la perspective de l'observateur. Pour les hommes et les femmes qui profitent de la guerre contre la subsistance la " subsistance " représente l'arriération, la pauvreté les corvées. Pour les victimes de cette guerre, elle signifie la sécurité, la " bonne vie ", la liberté, l'autonomie, l'autodétermination, la préservation de la base économique et écologique, et la diversité culturelle et biologique.

* Le concept de " subsistance " exprime aussi la continuité avec la nature en nous et autour de nous, et la continuité entre la nature et l'histoire, le fait qu'être dépendant du monde de la nécessité ne doit pas être vu comme une malchance et une limitation, mais comme une bonne chose et la pré-condition de notre bonheur et de notre liberté.

* Au plus la crise actuelle frappe ceux qui jusqu'à présent ont bénéficié de la guerre contre la subsistance , au plus l'attraction pour un style de vie de subsistance sera redécouverte. Le concept inclut beaucoup de choses qui sont résumées sous des rubriques comme régionalisation, économie locale, autosuffisance, nouvelles communautés, styles de vie alternatifs, une économie attentive, l'économie vivante, la " troisième voie ".

* Nous adhérons au concept de "subsistance " parce qu'il offre une perspective , en particulier pour aujourd'hui.

Nous avons mis l'accent pendant des années non seulement sur le fait que la subsistance ou la production de vie ne disparaîtrait pas comme une conséquence de la modernisation, de l'industrialisation et de l'économie de consommation, mais aussi que c'est au contraire, le contre-pied constant aussi bien que le fondement de la société moderne industrielle et de la production généralisée de marchandises. " Sans production de subsistance , pas de production de marchandises: mais sans production de marchandises, sûrement une production de subsistance . " Depuis le début de l'âge industriel, la production de subsistance a assuré la vie et la survie des gens. Si les gens du monde avaient dû dépendre de la production généralisée de marchandises et d'un travail salarié universel sur le marché capitaliste des marchandises - qui aujourd'hui est acclamé comme notre sauveur de la pauvreté et du sous-développement - ils n'auraient pas survécu jusqu'à aujourd'hui.

Dans les sociétés industrielles, la production de subsistance continue à être assurée principalement sous la forme du travail ménager gratuit des femmes. La reproduction de la force de travail est garantie et maintenue bon marché grâce au travail ménager non salarié. C'est pourquoi nous avons défini la production de **subsistance** comme suit:

La production de subsistance ou production de la vie inclut tout travail qui est dépensé pour la création, la récréation et la maintenance de la vie immédiate et qui n'a pas d'autre objectif. C'est pourquoi la production de subsistance est en contraste avec la production de marchandises et de plus value. Pour la production de subsistance l'aspiration est la " vie ", pour la production de marchandises c'est l'" argent " qui produit toujours plus d'argent, ou l'accumulation du capital.

Pour ce genre de production la vie est pour ainsi dire un effet secondaire de pure coïncidence. Il est typique du système industriel capitaliste de déclarer partie de la nature, une ressource naturelle, tout ce qu'il veut exploiter gratuitement. En font partie, le travail ménager des femmes de même que le travail des paysans du Tiers-monde mais aussi la productivité de toute la nature.(Mies 1983)

Primitivement nous avons introduit le concept de subsistance non seulement pour pouvoir expliquer l'exploitation du travail non-payé des femmes sous le capitalisme, mais aussi pour trouver une voie pour sortir de l'impasse de la société industrielle avec ses modèles de production écologiquement non soutenable et de consommation. Déjà il y a 20 ans nous avons vu que l'utopie du socialisme scientifique qui

présuppose le niveau de développement le plus élevés des forces productives comme la pré-condition au renversement du capitalisme était basée sur le même modèle de développement que le capitalisme.

Le concept de subsistance n'a pas seulement les connotations négatives qui lui sont souvent attribuées. Au contraire, comme Erika Märke l'a montré, il signifie l' " attitude d'indépendance ", " une existence qu'on doit à ses propres efforts ". Märke énumère trois attributs de la subsistance : (1) l'indépendance - dans le sens de l'autonomie; (2) l'autosuffisance dans le sens du non-expansionnisme; (3) la confiance en soi, dans le sens de l'identité culturelle. Ce concept de subsistance positif est décisif pour nous quand nous parlons de la nécessité d'une nouvelle perspective sociale.

Nous associons une autre image de la " bonne vie " au concept de " perspective de subsistance ". Des développements et des aperçus récents dans le domaine de l'écologie ont montré que la perspective de subsistance n'est pas seulement une approche pour venir à bout de l'exploitation par le capital, le patriarcat et le colonialisme, les structures de bases du système industriel moderne; elle constitue aussi une libération de la nature en nous et autour de nous de la logique de croissance autodestructrice du capital.

Le processus d'accumulation du capital - la transformation de la vie (le travail et la nature vivants) en marchandises, argent, et accroissement régulier du capital - provoque la polarisation et est irréversible. En d'autres mots, l'argent et le capital peuvent s'accroître à partir de la vie, mais une nouvelle vie ne peut pas surgir du capital et de l'argent. La vie doit toujours être ajoutée au capital pour le rendre palpable et l'amener à la vie. De l'argent qui " met au monde " plus d'argent par lui-même (comme par l'intérêt) est un mythe.

Nous appelons subsistance ou production de vie ce qui doit être ajouté à de l'argent/capital mort. Si nous voulons véritablement un avenir pour nous-mêmes et pour la nature, dont nous faisons tous partie, la production de la vie doit être déconnectée de la production de capital. Elle doit de nouveau redevenir le centre de nos préoccupations. En d'autres mots, les sphères colonisées et marginalisées de la réalité (la nature, les femmes, et les enfants etc.) doivent devenir la préoccupation centrale de l'activité économique, et le gain d'argent doit redevenir secondaire et périphérique.

La perspective de subsistance est non seulement nécessaire pratiquement et théoriquement, elle est aussi possible et a déjà commencé. Elle a commencé avec ceux qui ne veulent pas être " développés ". Ce sont des gens qui savent qu'ils devront payer le prix de la modernisation mais n'en moissonneront jamais les bénéfices. Ce sont les gens du Tiers-monde, les femmes, les populations indigènes qui luttent pour la continuation de leur base autonome de subsistance . Dans ces mouvements cet autre concept de la " bonne vie " est diffusé que nous décrivons comme l' " abondance ", un autre synonyme pour subsistance .

Mais de nouvelles réflexions sur un concept de l'économie différent de celui qui est actuellement dominant apparaissent aussi dans les pays industriels du Nord. Il y a non seulement des milliers d'initiatives pour fonder des communautés, des éco-villages, des entreprises autogérées, des associations producteurs/consommateurs des projets de self-help et des projets communautaires dans des régions et des villes désindustrialisées. Il y a aussi des commencements systématiques dans le développement d'une économie autre que celle du capitalisme globale - et nous ajoutons patriarcal.

Naturellement, toutes ces initiatives ne doivent pas être assimilées à un rejet large et généralisé du modèle dominant de production et de consommation capitalistes ou à un mouvement révolutionnaire. L'ancien concept de révolution, c-à-d. le renversement violent généralement soudain du pouvoir d'état et de relations sociales ne colle pas à notre compréhension d'une orientation de subsistance. Après tant de révolutions avortées ou abrogées, nous n'avons plus confiance dans le pouvoir qui découle des canons de fusils des guerriers internationaux.

Les changements nécessaires pour une approche de subsistance ne présupposent pas une avant-garde politique. Ils ne doivent pas attendre non plus jusqu'à ce que la situation ou les forces productives soient " mûres ". Ils peuvent être initiés par chaque femme et par chaque homme, ici et maintenant. Mais il leur faut une perspective différente, une vision différente.

Les femmes dans les sociétés de subsistance n'ont pas de problèmes avec le développement d'une perspective tellement radicalement nouvelle, mais les femmes des classes moyennes qui considèrent la cage dans laquelle elles sont installées comme un paradis, ont un problème. Pour cette raison, nous aimerions maintenant donner une voix aux femmes du Sud qui appartiennent au niveau le plus bas des exploités, et exprimer leur analyse du système économique dominant. Leur vision d'une économie et d'une société différentes est bien plus claire que celle de la plupart des féministes dans le monde académique de nos pays.

Beaucoup de femmes dans le Sud n'apprécient plus ni n'acceptent l'économie dominante actuelle. Ce fut clairement exprimé lors d'un atelier de femmes à Rio de Janeiro en 1992. Les femmes, des collectrices de latex, des pêcheuses, des paysannes ramasseuses de noix, des coupeuses de noix de coco et des femmes engagées dans de petits commerces urbains animèrent cet atelier en relation avec la conférence de l'UNCED à Rio de Janeiro. Le thème en était " Avec courage et compétence: les femmes en subsistance en agriculture et les économies de cueillette " dans cet atelier, les femmes décrivirent leur vie et leur travail. Elles analysèrent les conséquences économiques et écologiques du modèle industriel pour elles-mêmes, pour la nature et pour l'avenir de même que pour les femmes du Nord.

Après s'être écoutées l'une l'autre, elles se rendirent compte de la diversité et de l'abondance que procurait la nature et des richesses qu'elles avaient créées elles-mêmes grâce à leur travail productif. C'était une richesse que cependant l'économie capitaliste leur avait totalement dérobée. Si elles renonçaient à l'exporter aux pays et aux classes riches, elles aideraient et protégeraient non seulement la nature, mais elles pourraient toutes jouir d'une vie pleine et heureuse. A la fin, après leurs récits, leurs analyses, leurs recommandations et leurs jeux de rôle, elles formulèrent le slogan: " mettez fin au modèle économique capitaliste! Vive l'abondance! ".

Notes:

(1): Après la Deuxième Guerre mondiale, le terme de " Trümmerfrau " fut utilisé pour désigner les femmes qui déblayaient les ruines dans les villes allemandes bombardées.

(2): L'expression " sang et sol" (*Blut und Boden*) se réfèrent à un slogan des national-socialistes qui considéraient la race et la terre comme la base du peuple allemand.

Traduction rapide.

The Subsistence Perspective, Beyond the Globalised Economy, Veronika Bennholdt-Thomsen & Maria Mies, Zed Books Ltd, 1999.